CARAYON

C

# HISTOIRE
DE
# LA MALADIE
## ÉPIDÉMIQUE
QUI A AFFLIGÉ LA VILLE
DE
# RÉALMONT.

Quam quiſque novit artem, in hac ſe exerceat. *Cic.*



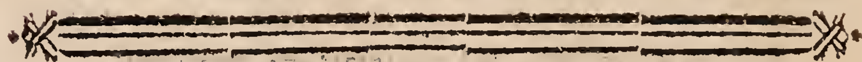
A CASTRES,

De l'Imprimerie de P. G. De. ROBERT, Docteur-ez-Arts, Imprimeur du Roi.



M. DCC. LXXIV.

*AVEC PERMISSION.*



# AVIS.

JE me ſerois empreſſé de rendre public ce petit Ouvrage dès que M. Carayon me l'eut envoyé, ſi peu de temps après il ne m'eût témoigné qu'il ſeroit bien aiſe de le retoucher ; mais voyant que ſes occupations ne lui permettent pas de le faire, je me décide à le donner au Public, parce que je le crois utile & intéreſſant tel qu'il eſt.

Du C****





# LETTRE A M. DU C****

MONSIEUR,

VOUS exigez un Mémoire ſincere & très-circonſtancié ſur la Maladie qui a affligé certains cantons de notre Province, & qui s'eſt faite ſentir ſi vivement dans notre Ville de Réalmont : vous ſouhaitez un détail du Traitement qui a été employé avec le plus de ſuccès dans cette triſte

circonſtance, & votre amour pour l'humanité vous fait deſirer qu'il vous ſoit permis de rendre public le Mémoire demandé : vous voulez enfin être éclairci ſur les ſoupçons répandus d'une Contagion qui tendoit à nous iſoler entiérement, & ces ſoupçons vous ont paru fortifiés par le bruit ſemé de toutes parts, qu'il n'échappoit à la malignité de cette Maladie preſqu'aucun des Sujets qui en étoient atteints, & que mes Confreres circonvoiſins ſe refuſoient au ſecours reclamé par mes Concitoyens & ſollicité par moi-même, tandis qu'environné d'un tas de Morts, je ne pouvois ſuffire aux beſoins de tant de Mourants.

Vous ſerez obéi, Monſieur, vos prieres ſont des ordres; vos bontés pour moi vous donnent droit de tout exiger, & vous ferez enſuite l'uſage qu'il vous plaira d'un Mémoire, qui ne ſera pas travaillé avec cette élégance recherchée qui fait lire les curieux ; ce n'eſt point pour eux que j'écris : le ſtyle n'en ſera ni brillant, ni peut-être aſſez châtié ; mes occupations ne le permettent pas, la matiere ne le ſouffre guere, en euſſe-je d'ailleurs le temps, le ſujet en fût-il ſuſceptible : je ne me flatte pas d'avoir les talens qui amuſent les oiſifs,

je ne cherche qu'à vous obéir & à me rendre utile à ceux qui, ſi vous le décidez ainſi, pourront lire ce Mémoire, dans l'idée de ſe rendre eux-mêmes utiles à leurs ſemblables.

Pour y mettre quelque ordre, je le diviſerai en quatre parties. La premiere ſera l'Hiſtoire de la Maladie qui a affligé la Maladie de Réalmont, avec les ſymptomes les plus ordinaires, & les accidents particuliers qui la caractériſent dans certains individus.

La ſeconde offrira quelques obſervations ſur cette Maladie, & ſes cauſes.

La troiſieme portera le traitement que j'ai employé, & qui a paru le plus avantageux, ſoit pour la prévenir, ſoit avant ſon développement, ſoit lorſqu'elle a été développée; le ſuccès des Remedes, ou leur inutilité ſuivant les circonſtances.

Enfin dans la quatrieme vous verrez le traitement de cette Maladie, propoſé par la Faculté de Montpellier, qui fut conſultée. Je me permettrai d'y joindre en note quelques courtes réflexions : dans ſon temps il me fut demandé, par ordre de M. l'Intendant de cette Province, des Obſervations ſur ce Tratement; j'obéis : je ne les inſérerai pourtant pas toutes ici,

parce que ce feroit tomber dans l'inconvénient d'une répétition fréquente de ce que j'aurai dit dans la troifieme Partie ; mais il fera aifé de rapprocher l'un & l'autre Traitement.

Ce Mémoire vous fera voir quel degré de croyance méritoient les bruits qui ont allarmé votre amitié fur les périls où vous m'avez cru expofé, & qui ont affligé votre cœur compatiffant au malheur de tant de Victimes, que vous fuppofés immolées. Le fondement de vos foupçons, tiré des refus de mes Confreres, n'était pas tout-à-fait vain ; leurs occupations fans doute, plutôt que la crainte du péril, les fixoient chacun dans leur demeure.

Lorfque la Maladie parut tendre à fon déclin, nous vîmes une demi journée M. Defos, Médecin d'Albi ; M. Farfac, de la même Ville, envoyé par le Diocefe, nous donna trois ou quatre jours : MM. les Commiffaires, touchés de fon zele, reconnurent généreufement ce facrifice ; mais que font quatre jours fur dix mois de Maladie, dont feul j'éprouvai les difficultés & portai tout le poids, affligé de ne pouvoir le plus fouvent aider que de mes lumieres tant de miférables : foible fecours pour des gens que le manque de tout

écrasoit autant que le mal ; mais avec peu de bien & une famille nombreuse, que pouvois-je, que donner des soins gratuits, & renoncer au service lucratif des Habitans de la Campagne, qui journellement me sollicitoient. Je n'afficherai pas avec vous des sentimens d'une générosité déplacée ; il sieroit mal, avec peu de fortune, d'oublier qu'on a le droit naturel de vivre de sa peine, & que nos enfans y ont le même droit que nous. J'eusse reçu avec reconnoissance un dédommagement qu'on m'avoit fait espérer ; il n'est pas venu encore, peut-être ne viendra-t-il point : mais malgré mes besoins, je lui préférerai toujours la donce satisfaction si chere à un cœur humain, de regarder l'Univers comme une grande Famille, pour laquelle il est toujours beau de se sacrifier. Ces sentimens naturels, & plus encore l'idée d'un Dieu, à qui seul appartient de mettre un vrai prix aux actions des Hommes, m'ont soutenu dans mes travaux, & me soutiendront encore : ce dédommagement, qui m'avoit été annoncé, m'auroit fait oublier le Vol considérable qui me fut fait la nuit, comme vous sçavez, dans ma Maison, pendant que, harrassé des fatigues de la journée, & accablé d'une longue veille,

qui étoit le ſeul temps que je pouvois donner aux Mémoires qui m'étoient demandés par M. l'Intendant, je goûtois quelque heure de ſommeil : vous comprenez aſſez, Monſieur, que je dois me reſſentir encore de cette perte.

Le bruit qui s'eſt répandu que cette Maladie immoloit autant de Victimes qu'elle attaquoit des Sujets, ( bruit qui chez vous avoit preſque réaliſé vos ſoupçons ) n'étoit pas également fondé. Si le fait étoit vrai, notre Ville ne feroit plus qu'une ſolitude, puiſque ſur le nombre d'environ deux mille quatre cents Habitans, il y a eu près de deux mille Malades : mais quoique ce mal ait été ſi commun, & qu'il ait preſque toujours traîné après lui tout l'appareil d'une mort qui paroiſſoit aſſurée, il n'a pas été auſſi meurtrier qu'on l'a prétendu, puiſqu'il n'y a pas deux cents quarante morts pendant le cours ou la durée de l'Épidémie, qui commença au mois de Mai 1772 à exercer ſa fureur dans la Ville, juſqu'au mois de Février 1773, où elle a ceſſé. Mais que cette mortalité eſt conſidérable, dans une Ville où il ne périt, années communes, que quarante ou cinquante perſonnes ! Quelle

désolation n'occasionne-t-elle point ! Il seroit inutile de présenter ici le tableau de cette calamité ; on seroit trop touché d'y voir un Hôpital, qui après avoir consommé ses revenus, cherche inutilement à faire des emprunts ; un Bureau de Charité sans aucun fonds ; la désertion des principaux Citoyens ; les mains des personnes charitables vuides & épuisées ; une foule de Malades dépourvus des secours & des soins ; un nombre prodigieux de Convalescents, ou plutôt des Squeletes encore respirants, traînés par la faim dans les rues ; des Familles entieres détruites. Que des Veuves ! que d'Orphelins ! Telle est la triste situation de notre Ville, que les Charités multipliées de Monseigneur le Cardinal notre Archevêque, de Monseigneur l'Intendant de cette Province, & quelques Aumônes du Chapitre de la Métropole Sainte Cecile d'Albi, n'ont été que des palliatifs dans la misere générale qu'a occasionné ce terrible fléau. Mais en me livrant ici à la triste peinture de nos malheurs, entraîné par l'impression d'une douleur qui n'a pu finir avec cette Calamité qui nous a ravi tant de Citoyens, j'oubliois que je vous dois un Mémoire, & non pas une Lettre qui ne finit pas ;

je n'y ajouterai que les aſſurances du plus inviolable & du plus reſpectueux attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

CARAYON, D. en M.

*De Réalmont le 20 Mars 1773.*



*PREMIERE PARTIE.*

# HISTOIRE
## DE
## LA MALADIE ÉPIDÉMIQUE
### QUI A AFFLIGÉ LA VILLE DE RÉALMONT.

---

Eadem Medicamenta ſæpè ſalutaria, ſæpè vana ſunt. *Aur. Corn. Celſi, Lib. VII. Præf. pag.* 405.
Les mêmes Remedes ſont ſouvent ſalutaires, ſouvent inutiles.

---

LA Maladie qui paroît dans les environs de Réalmont depuis le mois de Novembre 1771, & qui s'eſt introduite dans la Ville depuis le mois de Mai 1772, ſe manifeſte par les ſignes ſuivants :

Le Malade ſe ſent ſaiſi tout-à-coup de friſſons, entrecoupés de loin en loin d'une légere chaleur, qui eſt accompagnée de

petits élancements à la tête, & cette chaleur eſt interrompue par les friſſons au moindre mouvement.

La bouche devient pâteuſe & fort amere, l'appétit ſe perd, le Malade ſe plaint des envies de vomir, d'une douleur à la tête & aux reins, le ſommeil eſt inquiet, le poulx eſt néamoins preſque naturel.

Le Malade languit dant cet état pendant quelques jours, & il ſe ſent ſi peu affecté, qu'il regarde le préliminaire de la Maladie qu'il va eſſuyer, comme une légere indiſpoſition; lorſque cette alternative de friſſons & de chaleur ſe termine ſouvent par une moëteur, & quelquefois par une ſueur très-abondante; & c'eſt alors, c'eſt-à-dire, vers le quatrieme, cinquieme, & plus ſouvent vers le ſixieme jour, qu'il ſe plaint d'un abattemeut ſubit des forces, d'un bourdonnement aux oreilles: la douleur à la tête & aux reins redouble.

La langue, qui juſqu'alors avoit été aſſez humide & chargée d'un limon blanchâtre, devient par degrés jaune, verdârre, brune, aride, & couverte d'aphtes.

Vers le temps de la moëteur, le poulx devient fréquent & tendu, quelquefois aſſez grand, mais communement très-petit & embarraſſé.

Le Malade perd inſenſiblement le jugement, & il tombe bientôt dans un délire, le plus ſouvent léthargique, & quelquefois phrénétique.

Vers le huitieme jour le Malade rend les excrements ſans s'en appercevoir ; le viſage devient bouffi & d'un rouge altéré, ou plutôt livide, les yeux rouges, quelquefois ternes, quelquefois brillants; dans le même temps les bras s'enflent, les mains ſont tremblantes, ainſi que la langue, qui eſt pour lors ſi enflée, que la plûpart ne peuvent la ſortir tant elle acquiert de volume ; elle devient enfin noire, ainſi que les dents & les levres ; la voix s'éteint, & le Malade fait des efforts réitérés pour ſortir du lit.

Il ſurvient, tantôt plutôt, tantôt plus tard, des exauthemes de différente couleur & de différente eſpece, & quelquefois des tumeurs d'un caractere pire, c'eſt-à-dire, des charbons, des parotides, des phlyctenes, des tubercules ulcérés.

Les taches paroiſſent ordinairement au huitieme jour, & les tumeurs au déclin de la Maladie.

Un autre accident, & que nous n'avons obſervé que depuis le mois de Septembre, eſt une Squinancie qui attaque le pharinx & qui empêche preſque en entier la dé-

glutition, ce qui met dans l'impoſſibilité de continuer le traitement : la ſeule reſſource ſeroit l'uſage des lavements ; mais dans cet état le Malade ne peut en recevoir aucun ou le retenir.

A tous les ſymptomes mentionnés, il ſe joint des mouvements convulſifs dans tous les membres ; ils agitent tellement tout le corps, que le lit & le plancher en ſont ſecoués : nous avons vu quelques Sujets tomber au quatrieme jour de la maladie dans cet état de convulſions qui les rendoient ſi affreux, ſoit par les agitations des bras, ſoit par le ris ſardonien, ſoit par les craquements des dents, ſoit par les mouvements de la machoire & de la langue, qu'ils ne ceſſoient de remuer, en rendant des ſons mal articulés, qu'on ne pouvoit les enviſager ni les entendre ſans horreur : ces accidents ont paru principalement chez les perſonnes adonnées au vin.

Le hoquet accompagne ſouvent les autres ſymptomes, & il a été quelquefois ſi opiniâtre, qu'il s'eſt ſoutenu depuis le onzieme jour de la maladie, juſqu'au vingt-deuxieme. *

Il ſurvient ſouvent auſſi des hémorragies

* Il eſt rare néamoins que la Maladie s'étende au-delà du quatorzieme jour.

par le nez extrêmement abondantes ; elles ſont ſalutaires, ou mortelles, relativement à la quantité de ſang que le Malade perd.

Les Malades rendent beaucoup des vers, ſoit par la bouche, ſoit par les ſelles, & il eſt arrivé juſqu'au mois de Septembre, que ces vers étoient ſi tenaces, que les Malades ne les rendoient qu'après avoir été purgés trois ou quatre fois ; mais depuis ce temps, ils ont cédé beaucoup plutôt à l'action des remedes, ou aux efforts de la nature, quoique la maladie ſoit plus grave.

Les Malades halent une odeur, qui ſe répand dans les appartements voiſins ; elle eſt ſi forte & ſi fœtide, que les eaux de ſenteur les plus pénétrantes n'en peuvent garantir l'odorat.

La Maladie commence quelquefois par des fluxions éryſipelateuſes ſur le viſage ou ſur la gorge : nous l'avons vue ſe terminer quelquefois au vingt-quatrieme jour par des éryſipeles faux, qui occupoient la moitié du viſage, & qui ſe diſſipoient par la ſuppuration.

Elle s'eſt terminée quelquefois par des œdemes aux extrêmités, & quelquefois par des flux dyſſentériques.

Lorſque la Maladie commença à paroître, nous obſervames qu'en général il ſurvenoit au quatorzieme jour un cours

de ventre critique qui duroit jusqu'au vingtieme, ce qui fut assez constant jusqu'à la fin d'Août, ou au commencement de Septembre, c'est-à-dire, l'espace d'environ neuf mois, temps auquel la Maladie devint beaucoup plus terrible, soit par rapport aux angines, soit par rapport aux mouvements convulsifs, soit parce que le Traitement, qui avoit réussi jusques là, parut au contraire irriter le mal.

Nous avons vu depuis plusieurs Malades garder le flux de ventre, depuis le développement de la Maladie, jusqu'au quatorzieme jour, qui est ordinairement l'époque ou de la mort, ou de la convalescence, & guérir sans autre secours.

Nous avons vu un Enfant, âgé d'environ quinze ans, qui pendant plusieurs nuits consécutives tomboit, à peu près à la même heure, dans un délire phrénétique, qui duroit deux ou trois heures; après quoi il étoit tranquille & ne sentoit aucun mal; il dormoit, mangeoit, badinoit, travailloit avec toute la liberté, jusqu'à un nouveau période: il essuya ensuite la Maladie, dont il se releva.

Une Femme, puisant de l'eau, sentit tout à coup une douleur extrêmement vive à l'un des doigts, qui s'enfla beaucoup tout de suite; peu de temps après les deux

bras s'enflerent auſſi ; le lendemain, les jambes & les cuiſſes ; toutes ces parties devinrent extrêmement livides : au troiſieme jour elle mourut, après avoir toujours gardé la connoiſſance & l'appétit : il s'étoit formé un abſcès dans la partie moyenne de l'un des bras, d'où il découla après la mort une quantité conſidérable de ſanie : la peau, les téguments ſe détachoient par lambeaux : tous ces membres furent ſphacelés.

Un Monſieur déja placé à table pour manger ſon dîner, ſe ſentit coup ſur coup ſaiſi d'un froid extrêmement vif, & d'une douleur au doigt du milieu, qui s'enfla tout de ſuite, & dans quelques moments l'enflure gagna la main & le bras : il ſe plaignit dans le même temps d'une douleur aigue à la tête, & tomba dans un aſſoupiſſement profond. Au bout de vingt-quatre heures le doigt s'abſceda, il en découla une quantité prodigieuſe de pus, & tous les ſymptomes diſparurent.

Nous finirons le détail des ſymptomes par la narration de la Maladie du Sr. G....... que nous ne choiſiſſons entre tant d'autres, que parce qu'elle nous fut demandée en ſon temps par les ordres de Monſeigneur l'Intendant, quoique d'ailleurs les accidents qui l'ont accompagnée, & que nous

aurions regardés comme inopinés dans tout autre temps, n'ayent rien de plus frappant que ceux qui ont conduit au tombeau auſſi précipitamment & de la même maniere, tant d'autres jeunes gens de ſon âge & de ſa vigueur pendant cette Épidémie.

Nous fumes appellés le Jeudi 25 Février vers les quatre heures de l'après midi; nous le trouvames ſans connoiſſance & ſans parole, agité des mouvements convulſifs horribles, & dont l'énumération nous paroît inutile; on nous dit qu'il en étoit atteint depuis environ midi: nous découvrimes beauconp de taches pourprées ſur la poitrine & ſur les bras: lui ayant tâté le poulx, nous ne ſentimes que des ſoubreſauts: nous étant enquis de ſon état précédent, on nous rapporta qu'après avoir vacqué le Lundi 22 Février à ſes occupations ordinaires, il s'étoit plaint le ſoir de quelques friſſons, d'une douleur de tête, &c. le lendemain il ſé ſentit plus malade; il appella un Chirurgien, qui lui fit prendre une médecine le Mercredi: la nuit ſuivante il eſſuya un redoublement violent; le Jeudi matin il parut aſſez tranquille juſques vers midi, où il tomba dans l'état où nous avons dit l'avoir trouvé: nous nous hâtames de lui faire appliquer un

épipaftique à chaque plante des pieds, & un large véficatoire au gras de chaque jambe; vers les dix heures de la nuit nous fumes le revoir, il étoit moins agité des mouvements fpafmodiques; le lendemain matin Vendredi, nous le trouvames à peu près dans le même état : nous fimes lever les véficatoires, qui avoient procuré des hydatides confidérables, que nous fimes ouvrir & paufer avec le bafilicon; nous y revinmes à midi, dans le deffein de faire appliquer des nouveaux véficatoires fur les cuiffes, fi l'état du Malade n'avoit pas un peu changé en mieux; nous le propofames en effet; mais les Parents, reconnoiffant avec nous que tout fecours lui étoit inutile, ne voulurent point y confentir. Il mourut le même jour vers les fix heures du foir, âgé d'environ 35 ans.

## *ACCIDENTS*

### *Qui accompagnent la Convalefcence.*

La Maladie affoiblit fi fort les fonctions de l'ame, que les Convalefcents perdent le jugement & la mémoire, au point qu'ils ne fe fouviennent de rien de ce qui s'eft paffé dans la Maladie, & ils reftent longtemps dans un état de ftupidité.

Leur vifion eft tellement affoiblie, qu'ils

ſont long-temps ſans pouvoir diſcerner les objets.

Le ſang acheve de ſe dépurer par la ſortie de beaucoup de furoncles qui les font ſouffrir cruellement.

Ils perdent tous entiérement la chevelure.

Pluſieurs, outre les cheveux, ont perdu tout le cuir de la plante des pieds, qui s'eſt détaché tout à la fois.

Le délire eſt quelquefois ſi maſqué dans la Maladie, qu'il n'y a pas moyen de le reconnoître.

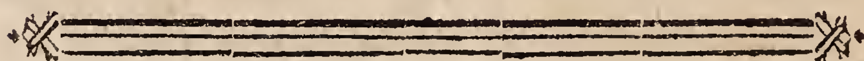
Un Homme âgé d'environ 45 ans, parvenu au quinzieme jour de la Maladie, appercevant tout à coup le grand jour, ſe fâche durement contre ſa Femme de ce qu'elle ne l'a pas fait lever pour aller au travail; il réitere des foibles efforts pour quitter le lit & prendre ſes habits : ſa femme allarmée, & le croyant dans le délire, l'arrête & tâche de lui faire connoître ſon état : celui-ci ſurpris de ſe voir retenu par ſa Femme, & du langage qu'elle lui tient, prend d'abord ces réſiſtances pour des traits de raillerie ou de méchanceté ; mais enfin, frappé de l'air triſte & ſérieux de celle-ci, & voyant ſon ſentiment appuyé du témoignage des Aſſiſtants, il commence à douter qu'il a été

malade : il n'y eut néamoins que ſon état de foibleſſe qui pût l'en convaincre.

Nous ne reconnumes pas plus que les autres qu'il eût jamais déliré dans ſa Maladie ; il avoit toujours répondu conſéquemment à toutes les queſtions que nous lui avions faites toutes les fois que nous l'avions viſité, & il nous avoit rendu un compte très-exact de tout ce qui s'étoit paſſé dans l'intervalle d'une viſite à l'autre.

Un autre s'étoit perſuadé dans ſa Maladie, qu'on lui avoit fait don d'un Domaine conſidérable. Cette idée avoit fait de ſi vives impreſſions ſur ſon eſprit, qu'il n'y eut pas moyen de le convaincre de cette douce erreur au commencement de ſa convaleſcence : lorſque ſes forces furent retablies, il ſe diſpoſa à partir avec ſa Famille pour aller s'en mettre en poſſeſſion. Sa Femme lui ayant demandé le ſujet de ſon voyage, & reconnoiſſant qu'il déliroit autant que jamais ſur le même ſujet, mit de nouveau tout en uſage pour le diſſuader, mais en vain : il fallut employer la force pour s'oppoſer à ſon départ. Il reſta dans cette perſuaſion juſqu'à ce qu'il vit paſſer ſon prétendu Donateur dans la rue, qu'il prit d'abord pour un revenant ; mais s'étant approché de cette chere ombre, ſans doute pour lui témoi-

gner ſa gratitude, il fut fort ſurpris de reconnoître ſon Bienfaiteur plein de vie : il rentra fort confus dans ſa maiſon, dépouillé de ſa fortune, mais guéri de ſon erreur.



# SECONDE PARTIE.

## OBSERVATIONS.

ON voit par tous ces ſymptomes, que cette Maladie eſt une Fievre Maligne Exanthematique, qu'on pourroit appeller Angineuſe, puiſqu'elle attaque communement la gorge ; elle ſecoue violemment le genre nerveux, elle affecte ordinairement les lombes, quelquefois la poitrine, ſouvent le bas ventre ; elle n'épargne jamais la tête, qui ſe trouve moins affectée, lorſque l'humeur morbifique ſe fige ſur les extrêmités inférieures.

Nous avons vu des Malades qui, après avoir eſſuyé les premiers ſymptomes de la Maladie, avoient la jambe & le pied affectés d'un phlegmon, qui participoit de l'éryſipele & de l'œdeme, & quoique cette tumeur ne fût l'ouvrage que de trois ou

quatre jours, les téguments ſe trouvoient gangrénés, ainſi qu'une portion des muſcles; il en découloit une ichoroſité extrêmement fœtide, qui fut ſuivie d'une ſuppuration louable qui procura la guériſon, & ces Malades ne tomberent point dans la délire. On peut inférer de-là l'indication des véſicatoires.

Lorſque la Maladie a commencé par des fluxions éryſipelateuſes ſur le viſage ou ſur la gorge, elle a été bientôt terminée par des ſueurs abondantes, & quelquefois par une évacuation ſubite d'humeurs pituiteuſes par les narrines & par la bouche.

Cette conduite de la nature ſemble prouver l'utilité des ſudorifiques des apophlegmatiſmes & des ptarmiques.

Les Femmes ou Filles qui ont été réglées au commencement de la Maladie, ont été beaucoup moins affectées que les autres, ce qui paroît indiquer l'avantage de la ſaignée.

Le cours de ventre, qui a duré chez certains depuis le développement de la Maladie juſqu'au quatorzieme jour, & auquel nous avons dû attribuer la guériſon, ne ſemble-t-il pas prouver la néceſſité des évacuants.

La Maladie n'a épargné ni âge, ni ſexe;

elle a attaqué un plus grand nombre de Femmes que d'Hommes. La phrénésie a été propre à ceux-ci, la léthargie aux Femmes : les mouvements spasmodiques ont été communs aux uns & aux autres, mais ils ont été beaucoup plus violents chez les Hommes. Les accidents ont été beaucoup moindres chez les Enfants, & la plûpart ont guéri par la seule boisson de l'eau pure. Cette boisson naturelle n'a pas eu le même succès chez les Adultes.

Nous observerons que la croûte noire de la langue & des lévres tombe au quatorzieme jour, que la langue est alors d'un rouge vif & enflammé, & qu'on y découvre des aphtes blanches en quantité, principalement sur les bords.

## *CAUSES.*

On appelle Maladies Épidémiques ou Populaires, celles qui attaquent indifféremment toutes sortes de personnes pendant quelque temps, & qui dépendent d'une cause commune & générale, mais accidentelle ; elles sont contagieuses, c'est-à-dire, qu'elles se communiquent par l'air, par l'attouchement, par la fréquantation. Trois causes séparées ou réunies peuvent les produire : l'altération de l'air, la qualité

dépravée

dépravée des aliments, la corruption des eaux. Les aliments nous paroiſſant aſſez ſains & les eaux très-pures, nous devons donc attribuer la cauſe de l'Épidémie qui afflige cette Contrée, à l'inſalubrité de l'air, c'eſt-à-dire, à des corpuſcules malins, acres, volatils, qui flottent dans cet élément & qui en infectent la maſſe. Mais quelle eſt la ſource de ces corpuſcules? Nous croyons, avec la plûpart des Phyſiciens, que ces molécules malignes peuvent s'élever & ſe répandre dans l'air par des feux ſouterreins après des tremblements de terre, ou bien qu'une terre qui en eſt impregnée peut les exhaler continuellement, ce qui eſt ordinaire aux pays chauds, où la peſte eſt commune; & quoique dans notre Contrée nous ne reconnoiſſions point des volcans, & que nous eſſuyions rarement des tremblements de terre, ces corpuſcules volatils peuvent y avoir été portés par des courants d'air, & y avoir été dépoſés par des tourbillons: en faut-il davantage pour que ceux qui l'habitent ayent reçu les mauvaiſes impreſſions de cet air altéré, en reſpirant, en avalant la ſalive ou les aliments, &c. Les premiers auront contracté la Maladie par diſtance, & les autres par attouchement immédiat.

La Maladie dont nous traitons afflige ſpécialement le Peuple ; les perſonnes aiſées n'en ſont pas néamoins à l'abri.

Dès qu'elle attaque quelqu'un d'une Famille pauvre, tous les membres en ſont bientôt affectés ; ce qui prouve qu'elle eſt contagieuſe.

La facilité qu'elle trouve à ſe communiquer, peut être rapportée, ſoit à la négligence de la part des pauvres gens à prendre des précautions, ſoit ſouvent à l'impoſſibilité où ils ſont de les mettre en uſage : l'Époux intact, ne craint point de coucher avec l'Épouſe affectée, ou s'il en reconnoît le danger, il s'y ſent entraîné, forcé par le beſoin où il eſt de réparer par le repos de la nuit, ſes forces épuiſées par les fatigues de la journée : & ſi on eſt expoſé à contracter cette Maladie, parce qu'on inſpire un air qui en porte le germe, un corps dont les pores ſe trouvent plus ouverts par le travail, ſera bien plus diſpoſé à la contracter, en inhalant avec les vapeurs qui s'exhalent d'un corps échauffé par la fievre, les miaſmes malins qu'elles charrient.

Les logements que les pauvres gens habitent ſont peu ſpacieux, mal aërés : l'air qui y ſéjourne, parce qu'ils n'ont pas la faculté de pouvoir le renouveller, ſe charge

de plus en plus de ces atômes infects qui émanent des corps malades, & il acquiert par-là plus de force pour attaquer les personnes saines qui y restent, & celles que le devoir, l'amitié, la charité y conduisent.

La malpropreté, ce funeste fruit de leur indigence, contribue encore, soit à entretenir & à rendre pire la Maladie dans l'individu qui en est atteint, parce que manquant de linges pour être changé, les corpuscules vénimeux que la nature rejette avec les excrements, repassent bientôt par intussusception dans son corps; soit à lui donner plus d'énergie pour assaillir les Assistants encore épargnés, parce qu'elle fortifie le principe de la corruption.

La source de la malignité peut encore trouver plus de facilité à s'insinuer dans les voies de la circulation des pauvres gens, par l'analogie qu'elle peut avoir avec leurs humeurs.

La coction insuffisante & le défaut d'assaisonnement de leur aliment principal, tel que le blé de Turquie, ou millet, n'ont pu que fournir un chyle grossier & disposé à la putréfaction.

Cette tendance à l'alkinité a dû augmenter par la privation de l'usage des légumes & des plantes potageres, dont les

ſucs ſont ſi propres à adoucir, tempérer, rafraîchir les humeurs.

La dizette qui a énervé leur corps, a rendu la nature languiſſante & moins propre à repouſſer cette maligne influence.

Les travaux inſolites & beaucoup plus pénibles, auxquels le Peuple a été forcé de s'adonner, comme à remuer ou tranſporter les terres pour la confection des chemins publics, depuis que le Commerce des Laines languit & eſt preſque interrompu, ce nouveau genre de travail, en deſſechant davantage le ſang, l'a rendu plus propre à ſubir ce degré de cauſticité, auquel il a été porté, dès que ces miaſmes pernicieux ont circulé avec lui.

Toutes ces cauſes, jointes aux chaleurs qui ont regné pendant les deux étés précédents, & qui ont dépouillé le ſang de la partie ſéreuſe qui en eſt le véhicule, n'ont-elles pas été en état de renforcer la malignité de cet air contagieux.

La communication prompte & facile de cette Maladie, démontre aſſez qu'elle eſt contagieuſe. L'anomalie des ſymptomes qui la caractériſent, en prouve la malignité ; les phénomenes qui l'accompagnent ou qui la ſuivent, indiquent qu'elle eſt occaſionnée par une diſſolution putride des humeurs, produite par une bile dégénérée.

Cette Épidémie ſe trouvant répandue dans notre Contrée, n'eſt-il pas à préſumer que l'état d'indigence où ſont réduits nos malheureux Concitoyens, n'a pas peu contribué à la rendre plus étendue & plus meurtriere dans notre Ville ? Ne devons-nous pas d'ailleurs être perſuadés, que ſi nos Confreres circonvoiſins avoient pu nous ſeconder de leurs ſoins & de leurs lumieres, la Maladie auroit fait moins de ravages : mais malgré notre activité, pouvions-nous ſuffire ſeul à voir & à traiter journellement cinquante, ſoixante Malades, & très-ſouvent un plus grand nombre, tandis qu'une Maladie de ce caractere exigeoit des ſoins ſi rapprochés ?

Mais nous ne doutons point que ce qui l'a rendue plus violente dans la Ville qu'à la Campagne, ne vienne du mauvais état où ſe trouvent certaines ruelles, qui ſont le receptacle des immondices & des fumiers des maiſons voiſines ; ce ſont autant de cloaques d'où s'élévent ſans ceſſe des exhalaiſons, qui ſeules ſeroient en état d'infecter l'air.

Nous avons repréſenté très-ſouvent à MM. les Magiſtrats, combien il ſeroit néceſſaire de remédier à cet inconvénient; & ils y auroient pourvû avec le plus vif empreſſement, ſi les facultés de la Com-

munauté l'avoient permis. Il eſt bien malheureux que cette réparation ſoit ſi diſpendieuſe ! Si on pouvoit l'entreprendre, on ne pourroit que reſpirer un air très-ſain dans la ville, puiſqu'elle eſt dans une ſituation avantageuſe, les autres rues larges & tirées au cordeau, & la Place publique très-vaſte.

N'eſt-il pas conſtant en outre que pluſieurs ont ſuccombé faute de ſecours, puiſqu'il nous eſt arrivé fréquemment de viſiter des Familles dont les membres étoient atteints, & dont ceux-ci étoient couchés ſur des mauvais taudis, ceux-là ſur un tas de paille, les autres ſur les carreaux, abandonnés à leur malheureux ſort les journées entieres, ne pouvant être ſecourus de leurs Parents, de leurs Amis, de leurs Voiſins, qui gémiſſoient dans le même état. Que pouvions-nous dans une conjoncture ſi déplorable ? leur donner de l'eau de la cruche & nous retirer.

Doit-on taire une obſervation auſſi certaine, qu'elle paroît oppoſée aux lumieres de ce ſiecle; c'eſt que la Maladie s'eſt plus répandue au renouvellement de la Lune, & qu'elle a été plus meurtriere au déclin de cette Planete. On pourroit aiſément ſe convaincre de l'un par notre Journal, & de l'aurre par le Necrologe de la Paroiſſe.

Nous obſerverons que la gélée ſurvenue la veille des Rois, & qui ne dura que cinq à ſix jours, ſuſpendit d'une maniere très-ſenſible la cauſe de cette Épidémie ; & que le froid exceſſif arrivé le 1 Février, & qui s'eſt ſoutenu environ quinze jours conſécutifs, l'a détruite preſqu'en entier dans la Ville, puiſque depuis environ un mois le nombre des Malades a décru tous les jours, & qu'aujourd'hui nous n'en avons preſque plus.

On a fait en conſéquence des Prieres publiques, pour remercier le Ciel d'avoir bien voulu nous délivrer enfin de ce terrible fléau, & pour le ſupplier de vouloir veiller d'une façon toute particuliere à la conſervation des Bienfaiteurs de notre Ville, & principalement de Monſeigneur le Cardinal notre Archevêque, Prélat plus illuſtré par l'étendue de ſon génie & par les brillantes qualités, qui dans la Capitale du Monde le font regarder comme l'Homme de tous les Souverains, qu'éclatant par la Pourpre & les Titres dont il eſt décoré ; & à celle de Monſeigneur l'Intendant, Magiſtrat que les vertus ſociales, l'affabilité, la vigilance rendent ſi cher à notre Province, & dont les rares talents lui ont aſſuré la confiance d'un Prince qui ne l'accorde qu'au mérite : ſa

bienfaiſance ſera à jamais gravée dans notre ſouvenir. On n'y a pas oublié le Vénérable Chapitre d'Albi, qui a ſuivi l'exemple de ſon Illuſtre Chef. Les vœux publics ont dû encore s'étendre ſur la conſervation de M. Gorſe, Subdelegué, ſi cher à notre Patrie, pour s'être intéreſſé ſi vivement pour nous dans cette Calamité, & aux ſollicitations de qui nous nous ſentons redevables de la plûpart des ſecours que nous avons reçu.

Le froid, que nous regardons comme la cauſe phyſique qui a diſſipé les miaſmes malins qui infectoient la Ville, n'a pas produit le même effet à la Campagne, puiſque la Maladie continue à s'y étendre; nous ſommes obligés à nous y tranſporter journellement, ou à y ſéjourner, depuis que la ſituation de la Ville n'y met plus d'obſtacle, comme elle l'a fait l'eſpace d'environ dix mois.

On ſçait que c'eſt le propre de la Peſte, de la petite Vérole, & des autres Maladies Épidémiques de parcourir leurs quatre temps ou périodes. On a pu remarquer que celle-ci parut au Printemps dans la Ville, & qu'elle ne réſiſta pas d'abord au traitement que nous crumes convenable: peu à peu les ſymptomes devinrent plus graves, plus dangereux, & nous trouva-

mes beaucoup de difficulté à la dompter jusques vers l'Équinoxe d'Automne, où, parvenue à son état, elle ne fut susceptible d'aucun traitement.

Ce troisieme période dura jusqu'au commencement du mois de Janvier, où on peut croire que la Maladie tendoit à son déclin : sa malignité se trouvant donc pour lors comme épuisée, il ne sera pas surprenant que le premier froid ait paru en diminuer la cause, & que le second l'ait suspendue & abolie en entier ; & c'est sans doute la raison pour laquelle le froid n'a pas paru opérer le même effet à la Campagne, puisqu'à cette époque il y avoit des Villages où la Maladie ne faisoit que paroître, d'autres où elle parvenoit à son augment, d'autres où elle entroit dans son état.



# TROISIEME PARTIE.

## TRAITEMENT.

LA facilité avec laquelle cette Maladie se communiquoit à la Campagne, nous ayant bientôt convaincus qu'elle étoit Épidémique, nous ne négligeames aucun des moyens propres à la prévenir dans les intacts : à peine se fut-elle introduite dans la Ville, où elle parut bientôt d'un caractere encore pire, que nous mimes en usage les mêmes précautions, & nous redoublames nos efforts pour découvrir des préservatifs plus efficaces.

Nous conseillames aux intacts de jetter un verre de vinaigre dans la cruche d'eau qui sert pour la boisson ordinaire, de laver la bouche le matin avec de l'oxicrat, de macher souvent des baies de genievre, de flairer du camphre, du vinaigre des quatre Voleurs, &c. de manger quelques prunes cuites à la fin du repas, d'éviter sur-tout toute sorte d'excès, & de se priver de visiter les Malades.

Une précaution qui nous parut également utile aux Malades & aux Intacts qui

les ſervoient, fut de renouveller fréquemment l'air des chambres, de les parfumer nuit & jour avec les vapeurs de la lavande, du gérofle, du vinaigre ; d'y entretenir une grande propreté, de changer les Malades de linge auſſi ſouvent que leur état l'exigeoit ou que leurs facultés le permettoient, & nous obſervames qu'avec ces précautions la Maladie ne ſe communiquoit guere des affectés aux intacts, ſurtout lorſque les logements étoient ſpacieux bien aërés.

Ces précautions, utiles ſans doute à beaucoup de ceux qui en uſerent, n'empêcherent pourtant pas la Maladie de s'étendre, & aux premieres chaleurs elle parut ſous des ſignes qui ne s'étoient pas manifeſtés à la Campagne, & dont l'intenſité alloit tous les jours en croiſſant ; nous tâchames d'en découvrir la ſource, & nous crumes qu'elle partoit de ces cloaques dont nous avons parlé : en effet, ces exhalaiſons qui s'élevoient ſans ceſſe n'étoient-elles pas en état de renforcer la malignité, puiſqu'on peut croire que ſeules elles auroient été capables de corrompre l'athmoſphere ; ce fut auſſi vers la fin d'Août qu'elle ſe porta au plus haut point, parce que ces vapeurs acquéroient par la rarefaction de l'air plus de fœtidité & d'ex-

tenſion : pour tâcher d'en corriger l'acreté & la qualité d'ailleurs viçiée de l'air, nous conſeillames à MM. les Magiſtrats d'ordonner qu'on brûlat dans la Ville, de diſtance en diſtance, des fagots de genievre. Les ordres furent donnés avec zele, mais preſqu'auſſi tôt révoqués par un principe de bien public, dans la crainte d'interrompre toute communication avec nos Voiſins & les Étrangers, qui déja déſertoient nos Marchés & redoutoient juſqu'au paſſage dans notre Ville. Cette conduite n'auroit-elle pas ſuffi en effet pour leur perſuader que la Maladie étoit réellement du caractere qu'ils lui attribuoient ?

Les vues que nous nous ſommes toujours propoſé pour combattre cette hydre, ont été de prévenir l'engorgement du cerveau, de modérer l'irritation des nerfs, de vuider promptement les premieres voies, de détruire le levain vermineux, de délayer, d'adoucir & d'évacuer bénignement enſuite les ſucs æthérogenes & viciés, tels que la bile dégénérée, qui paſſant continuellement dans le ſang, ſemble occaſionner tout le déſordre, ſans négliger en même-temps l'uſage des remedes propres à corriger la diſſolution putride, & recourant à bonne heure aux ſtimulants externes pour tâcher d'amener une révulſion heureuſe.

Pour remplir notre objet, nous nous ſommes toujours hâtés de donner un vomitif dès l'invaſion de la Maladie, c'eſt-à-dire, pendant les premiers friſſons, & de purger le lendemain. Cette méthode, bien loin d'augmenter le déſordre deja exiſtant, comme nous devions le craindre de l'adminiſtration des remedes actifs, cette méthode réuſſit conſtamment depuis le mois de Novembre, où la Maladie ſe manifeſta dans la Ville, juſqu'au mois de Septembre, & nous obſervames que ces premieres évacuations ſuffiſoient pour étouffer le mal dans ſon principe.

L'émétique dont nous nous ſommes ſervis, a été ou le tartre ſtibié en lavage, ou l'yppeccacuanha, après l'opération duquel nous faiſions prendre de ſuite, ou le lendemain, la potion ſelon la forme ſuivante : Tamarin, deux onces..... Caſſe en bâton, quatre onces.... Prunes de Damas, M. 1..... Senné munds. trois dragmes...... Semencontrà, P. 1..... Crême de Tartre, deux dragmes..... Kina concaſſé, une dragme & demie...... un Limon coupé à tranches.

Faites bouillir le tout dans cinq verres d'une forte décoction de racines de patience & de racines & feuilles de chicorée pour trois verres d'apozeme, à prendre

de quatre en quatre heures, retranchant le dernier verre, ſi les deux premiers avoient produit des évacuations abondantes, & ajoutant au premier un ou deux grains de Tartre ſtibié s'il nous paroiſſoit néceſſaire. Nous avons ſouvent retranché de ce remede la Caſſe & les Tamarinds, ſoit parce que la conſommation étant ſi conſidérable, nos Droguiſtes en étoient bientôt dépourvûs, ſoit parce que certaines perſonnes qui rougiſſoient de s'adreſſer à l'Hôpital, étoient hors d'état de faire une dépenſe qui paroît ſi modique, ſoit en outre parce que l'apozeme agiſſoit ſuffiſamment ſans l'addition de ces deux drogues. Nous avons auſſi retranché le Senné & le Semencontrà depuis le mois de Septembre, parce qu'ils nous parurent irriter.

Lorſque la Maladie étoit développée, nous inſiſtions ſur l'uſage de l'apozeme relativement aux indications, & par ce moyen nous combattimes cette Maladie juſqu'à l'époque fixée, ſoit dans la Ville, ſoit dans les environs, avec un ſuccès ſi conſtant, que nous regardames cette combinaiſon comme le ſpécifique de la Maladie. Les Chirurgiens de la Campagne, à qui nous nous empreſſames d'en faire part, & que nous exhortames de la mettre en uſage, comme le remede ſeul convenable,

nous ont aſſuré l'avoir preſque toujours employé avec un ſuccès égal ; mais au mois de Septembre ſes effets ſe démentirent dans la Ville, & nous nous vimes alors forcés de recourir à d'autres moyens.

Cette pratique n'étant donc plus un frein au développement de la Maladie, nous ſupprimames l'uſage de l'apozeme, & nous eſſayames le traitement propoſé par M. Van-Swieten dans la Deſcription de la Maladie des Armées, au Chapitre de la Fievre continue, dans lequel il définit la Fievre d'Hôpital ou de Priſon, d'une maniere très-conforme à la définition que nous avons donnée de la Maladie regnante. Pour nous y conformer, nous donnames le ſoir du jour où le Malade avoit pris l'Émétique, un bol préparé avec une dragme Thériaque & demi dragme Antimoine diaphorétique, à défaut de Sel de corne de Cerf. Lorſque la moëteur paroiſſoit, nous donnions pour toute boiſſon l'infuſion du Thé, ou du Faltrauck, ou la décoction de la rapure de corne de Cerf.

Lorſque la moëteur ou la ſueur étoit finie, ce qui arrive communement dans vingt-quatre heures, nous preſcrivions l'uſage d'une décoction fébrifuge, à laquelle nous faiſions ajouter le Vin & l'Oximel ſimple, ſelon le conſeil du même Auteur;

mais comme la plûpart des Malades avoient une répugnance pour cette boiſſon, nous nous contentions de les engager à en boire un verre toutes les quatre heures, & nous les exhortions à boire abondamment d'une Tiſane appropriée : ce remede nous ayant paru aigrir la Maladie, nous ne jugeames pas à propos d'y inſiſter long-temps. Nous tentames en même-temps l'uſage d'une Poudre antiſeptique propoſée par le même Auteur, N°. 60, qui eſt une combinaiſon de la Serpentaire de Virginie, de la racine de Contrayerva, du Camphre & du Kinkina, mais ſans aucun ſuccès.

Nous avons vu de bons & de mauvais effets des ſueurs, ſoit ſpontanées, ſoit entretenues par des boiſſons diaphorétiques, puiſque les uns ont été ſoulagés & guéris par des ſueurs abondantes, & ſoutenues l'eſpace de cinq à ſix jours, & que les autres en ont péri, ſans qu'il ait paru aucun accident qui ſemblât devoir faire craindre pour eux : nous voyant donc forcés de renoncer à ce traitement, voici celui auquel nous paſſames.

1°. Un Émétique pendant le prélude, ſi le Malade avoit des envies de vomir : ſi au contraire il n'avoit point des diſpoſitions au vomiſſement, nous faiſions prendre l'Apozeme, que nous ne mettions pas non

plus

plus en uſage, s'il n'y avoit point d'indication marquée, & nous tenions le Malade à l'eau, crainte de développer la Maladie.

2°. Dans le temps de la moëteur, nous le faiſions coucher, en lui recommandant d'avoir la tête fort élevée, & de boire abondamment de l'infuſion des fleurs de Sureau, ou telle autre de la même claſſe & la plus agréable à ſon goût, dans la vue de favoriſer & d'entretenir cette moëteur, ſans chercher à la forcer.

3°. Après la moëteur, nous preſcrivimes la ſaignée du pied, s'il n'y avoit point de contre indication, ou les bains des jambes dans l'eau chaude, que nous faiſions répéter matin & ſoir pendant quelques jours. Ce premier ſecours, que l'état des Malades ne nous a pas permis de mettre en uſage ordinairement, n'a pas eu tout le ſuccès que les évacuations menſtruelles nous donnoient lieu d'attendre; il a produit néamoins de bons effets : le ſecond a toujours paru avantageux.

4°. Nous faiſions paſſer de ſuite le Malade à l'uſage des Antivermineux, tels que les Potions indiquées par M. Aſtruc dans ſa Thérapeutique; l'extinction du Mercure doux dans l'huile d'amandes douces; le mêlange du ſuc de limon, de l'eau de

menthe & du vinaigre avec la coralline, & autres de la même classe différemment combinés. Ces Vermifuges ne produisirent pas des grands effets jusqu'au mois de Septembre, comme nous l'avons observé dans l'Histoire de la Maladie.

5°. Dans le même temps nous mettions en usage le Kinkina combiné avec quelques laxatifs & quelques acides, pourvu que nous pussions décider les Malades à en user, ce qui n'a pas été ordinaire ; & c'est sous cette seule combinaison que ce vrai Fébrifuge, ce puissant Anti-sceptique, dont nous nous promettions des effets si avantageux, n'a pas paru aigrir la Maladie.

Crainte d'en affoiblir l'énergie par cette combinaison, encore prévenus pour ce Remede dans une Maladie qui paroît en indiquer si fort l'usage, nous méfiant de nos premieres observations, nous l'administrames de nouveau sous différentes formes, soit pendant le prélude de la Maladie, soit lors de son développement, soit pendant son cours, & bien loin d'avoir les succès que nous en attendions, il produisit les effets suivants.

La langue devenoit plutôt aride, le limon qui la couvroit plus épais, plus sale, & d'un jaune tirant sur le verd ; l'assoupis-

ſement plus profond : nous n'ajouterons point que ſon uſage anticipoit peut-être l'inflammation du bas ventre, quoique nous l'ayons fortement ſoupçonné : tout ce que nous pouvons dire, que ceux qui furent aſſez dociles pour uſer du Kinkina lors du prélude, ou après le développement, eſſuyerent des ſymptomes auſſi violents que ceux qui refuſerent conſtamment d'en uſer; comme le délire, le hoquet, les mouvements convulſifs, le météoriſme, la ſquinancie, des tubercules ulcérés ſur l'habitude du corps, des parotides, &c.

Comparant donc ſes effets avec la répugnance décidée que la plûpart des Malades avoient pour ce Remede, reconnoiſſant de nouveau qu'il fixoit l'humeur ſans la corriger, & obſervant que pluſieurs d'entre ceux qui s'étoient ſoumis volontiers à ſon uſage dans des Maladies antérieures, n'avoient abſolument pu vaincre la répugnance qu'il leur occaſionnoit dans celle-ci, nous regardames cette horreur ſecrete comme un preſſentiment de la nature, & nous ne tardames pas davantage à y renoncer.

6°. Nous nous empreſſames d'appliquer les Véſicatoires à bonne heure, & ce ſecours nous a paru quelquefois empêcher la Maladie de ſe développer ; mais il a été

rare que nous ayons eu la liberté de les employer lors de ſon prélude. Pluſieurs ont abſolument rejetté ce ſecours, & la plûpart ne l'ont reçu que lorſque la perte de la connoiſſance les empêchoit de les refuſer, ou que les Aſſiſtants, effrayés de cette iliade de ſymptomes mortels, qui leur préſageoient la fin prochaine des Malades, déſèſpéroient de leur conſervation; auſſi l'application de ce Remede dans cet état n'a-t-elle pas produit des ſuccès marqués.

7°. Nous exhortions le Malade à boire abondamment d'une Tiſane convenable, & nous lui interdiſions l'uſage de toute nourriture, tant liquide que ſolide, à moins qu'il n'en ſentît le beſoin, ce qui étoit fort rare, & alors nous le nourriſſions avec la crême de ris ou d'orge, & nous accordions quelques pomes ou prunes cuites.

8°. Nous entretenions la liberté du ventre par le moyen de pluſieurs lavements par jour avec l'eau de riviere.

N'obtenant pas toujours l'effet que nous eſpérions de ce Traitement, employé pour empêcher le développement de la Maladie, & qui, comme on a pu l'obſerver, eut des ſuccès divers dans des temps * dif-

---

* Non eadem omnibus etiam inſimilibus caſibus opitulantur. *Aur. Corn. Cel. Præf. Lib.* 1.

férents, nous tournames tous nos ſoins à en ſuſpendre la malignité & à en modérer les accidents, lorſqu'elle étoit développée.

Ni trop lents, ni trop prompts à nous déterminer à une application ſuivie des Remedes, nous tâchames de diſtinguer ce qu'il falloit mouvoir, d'avec ce qui ne devoit pas être mû; & comme nous obſervions journellement que la plûpart guériſſoient par un cours de ventre, nous fimes enſorte d'amener cette criſe, ou de l'entretenir par l'uſage des laxatifs mêlés avec les acides minéraux & végétaux, que nous faiſions prendre journellement en pluſieurs verres; c'étoit la décoction des prunes, & nous préférions celles de damas, avec la crême de tartre; nous ajoutions à chaque verre le ſuc de limon ou d'oſeille. Le criſtal minéral ou le nitre purifié nous paroiſſoient préférables à la crême de tartre dans les tempéramments ardents, ou lorſque la langue étoit brûlée, ou que les urines étoient plus briquetées, & qu'elles ne nous paroiſſoient pas couler aſſez abondamment; nous y aſſociyions quelques cuillerées de la teinture de Kinkina, lorſque nous obſervions quelque ſigne certain d'affection gangreneuſe, & que nous pouvions décider le Malade à

s'accommoder de ce goût, ayant remarqué qu'il n'étoit pas nuiſible ſous cette combinaiſon.

Ce Remede tenoit le ventre libre, & nous en aidions l'action par le ſecours de deux ou trois lavements par jour, préparés ſoit avec les plantes emmolientes, ſoit avec le ſon, ſoit plus ſouvent avec l'eau de riviere, auxquels nous faiſions ajouter un couple d'onces d'huile d'olive, ou le ſavon, ſi les déjections ne nous paroiſſoient pas ſuffiſantes. Nous inſiſtions ſur ce Traitement pendant tout le temps de la Maladie, diminuant le nombre des doſes du laxatif, ou lui ſubſtituant l'apozeme lorſqu'il paroiſſoit néceſſaire. Dans les intervalles d'une priſe de laxatif à l'autre, où les jours où nous croyions devoir en ſuſpendre l'uſage, nous faiſions prendre quelque potion antivermineuſe & antiſeptique.

Nous engagions les Malades à boire abondamment quelque Tiſane appropriée, telle que l'eau de ris, la limonade, la décoction des feuilles d'oſeille, l'eau de poulet, l'eau vinaigrée, l'eau nitrée principalement, &c. nous attachant ſur-tout à leur rendre les boiſſons agréables, & préférant les acidules. La diſſolution du miel, ou ſa décoction dans l'eau pure, & plus

ſouvent dans la décoction d'orge, avec le vinaigre ajouté juſqu'à agréable acidité, a été employée pluſieurs fois avec ſuccès ; nous avons préféré l'eau de riviere lorſque la langue a été moins aride & la ſoif moins forte, & le petit lait nous a paru plus convenable dans le cas de météoriſme.

Il a été rare que les Malades ſe ſoient trouvés affoiblis par le cours de ventre, ils s'en trouvoient au contraire plus dégagés ; & le poulx devenoit à proportion plus développé ; c'eſt ce qui nous étayoit à inſiſter ſur l'uſage des laxatifs : nous n'avons regardé ce cours de ventre comme coliquatif, que lorſqu'il eſt ſurvenu ou qu'il a été continué après le terme ordinaire de la Maladie, c'eſt-à-dire, après le quatorzieme jour ; ce qui arriva communement juſqu'au mois de Septembre, & alors nous mettions en uſage les legers cordiaux, & principalement le vin, qui étoit ſi agréable aux Malades. *

---

* Au mois de Février & le ſuivant de l'an 1772, les Habitans de la Paroiſſe de Saint Geneſt, Dioceſe de Caſtres, furent preſque tous atteints de cette Maladie. M. de Barral, Évêque de Caſtres, nous chargea du ſoin de les traiter ; nous répondimes par notre zele aux vues de ce charitable Prélat. Ils éprouverent tous le cours de ventre

Les emplâtres véſicatoires nous paroiſſant ſi utiles, nous les aurions employés plus fréquemment & plus à bonne heure, ſi les Malades ou les Aſſiſtants ne s'y étoient ordinairement oppoſés, comme nous l'avons déja obſervé. Nous les avons ſupplées par les ventouſes dans le cas de météoriſme ou de ſuppreſſion d'urine; nous étions même ſouvent plus portés pour l'uſage de celles-ci, que pour l'application des cantharides, craignant que les ſels acres qu'elles contiennent, en s'inſinuant dans les voies de la circulation, n'irritaſſent davantage cette humeur dégénérée qui ſemble produire tous les accidents.

Pour combattre autant par les aliments que par les remedes la diſſolution & l'alkanité qui dominent ſi fort dans cette Maladie, nous avons en général ſubſtitué à l'uſage du bouillon, celui de la crême de ris ou d'orge, & lorſque nous avons eu à traiter des perſonnes bien nourries, nous

depuis le quatorzieme jour juſqu'au vingtieme : le vin fut preſque le ſeul cordial que nous employames : ils trouvoient les intervalles d'une priſe de ce remede à l'autre trop longs, & la doſe trop modique. Il n'en périt qu'un ſeul, qui étoit à l'agonie lorſqu'on nous appella.

ne leur avons accordé cette nourriture que dans des temps fort éloignés : lorſqu'au contraire les Sujets avoient ſouffert faute d'une nourriture ſuffiſante, nous ne leur interdiſions point l'uſage du bouillon, & nous le faiſions altérer avec la chicorée, l'oſeille, le pourprier, ou autres plantes tirées de la même claſſe, & à la préparation duquel nous faiſions ajouter du ris, d'abord pour corriger par-là la tendance que les ſucs des animaux ont à la putridité, & en ſecond lieu par un principe d'économie, l'Hôpital ne pouvant ſuffire à fournir à tant de Malades.

Nous ne négligeames point l'uſage des cordiaux dans les cas indiqués, & nous avons ſouvent aſſocié aux cordiaux ordinaires, le vinaigre, le camphre & le ſucre, & cette combinaiſon nous a paru très-avantageuſe.

Nous avons encore employé le camphre, ſoit en ſubſtance, ſoit en lavement, ſoit en boiſſon, en l'éteignant à pluſieurs repriſes dans de l'eau pure, ou dans quelque infuſion ou décoction. Son uſage nous a paru réuſſir dans des cas tout-à-fait déſeſpérés ; & ne doit-on pas le regarder comme très-utile, dans une Maladie où la diſſolution putride ſe manifeſta d'une maniere ſi marquée dans laquelle les affec-

tions gangreneuſes ſont ſi communes, les ſignes d'une gangrene générale ſi certains & ſi familiers, les mouvements convulſifs ſi violents & ſi ordinaires ?

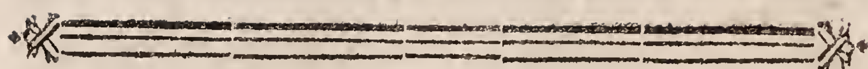
Nous avons tâché de remédier à la ſquinancie par différents topiques, comme le nid d'hyrondelle, ou la fiente de pigeon, tantôt bouillie dans du lait, tantôt pêtrie avec du vinaigre ; l'oignon cuit mêlé avec la thériaque & le camphre, &c.

Pour tâcher de modérer le délire, nous avons tenté l'uſage de pluſieurs topiques, comme l'application ſur le coronal, du Sempervivum majus écraſé, tantôt ſeul, tantôt aſſocié avec les feuilles de ſaule, de verveine, &c. Nous avons quelquefois fait prendre avec ſuccès le ſuc exprimé du Sempervivum dans la même vue & dans celle de diminuer les mouvements ſpaſmodiques, contre leſquels nous avons auſſi vu des bons effets de l'infuſion de la racine d'Ænulacampana dans le vinaigre, dont on exprime le ſuc, qu'on aſſocie avec l'huile d'olive. Le ſuccès de ce Remede auroit pu être plus conſtant, ſi ces accidents avoient toujours été occaſionnés par des vers.

Nous avons remédié aux parotides & aux charbons par des maturatifs, par des ſcarifications ; ces tumeurs ſe ſont termi-

nées, les unes heureusement par une suppuration louable, les autres n'ont pas cédé au traitement, & les Malades ont succombé. Un Jeune Homme entr'autres, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament robuste & vigoureux, parvint au quatorzieme jour de la Maladie, sans autre accident qu'un délire obscur; nous le regardions hors de danger, lorsqu'il survint un mouvement de fievre des plus violents: les Assistants nous ayant assuré qu'il n'avoit été commis aucune erreur dans le régime, nous visitames son corps, & nous découvrimes sur l'une des fesses (qui sont le siege ordinaire de ces tumeurs) un charbon de la grosseur d'un œuf de poule, & deux autres moins gros. Le Malade périt le surlendemain.





# *QUATRIEME PARTIE.*

## TRAITEMENT

### *Propoſé par la Faculté de Montpellier.*

LA Maladie qui regne depuis un an à Réalmont & dans ſes environs, eſt la même que celle qui a regné à la Bruyere, & pour laquelle on nous a fait l'honneur de nous conſulter au mois de Mars de cette année. (*a*)

Cette Maladie eſt une Fievre Maligne Pourprée ; elle attaque particuliérement les Pauvres. La mauvaiſe qualité des aliments, dont la miſere les oblige de ſe nourrir, paroît être la cauſe principale qui la produit & qui l'entretient : puiſque les Perſonnes qui aſſiſtent les Malades en ſont

(*a*) On nous permettra d'obſerver que la Maladie qui a regné à Réalmont, a été accompagnée d'un accident qui n'a pas paru dans celle qui affligea les Habitans de la Bruyere ; je veux dire la Squinancie, ſymptome très-ordinaire. Nous n'avons pas appris non plus qu'il y ait paru des Parotides, des Charbons, des Tubercules ulcérés, &c.

communément affectées, on ne peut douter qu'elle ne soit contagieuse ; mais c'est un terme dont il ne faut pas se servir devant le Peuple, de peur de l'effrayer.

Trois objets doivent fixer principalement notre attention. On doit se proposer en premier lieu de conserver & de garantir de cette Maladie les Sujets qui sont encore intacts. 2°. D'empêcher, s'il est possible, la Maladie de se développer chez ceux qui la couvent. 3°. De la guérir lorsqu'elle est développée.

*Moyens qu'on peut employer pour garantir les Sujets qui sont encore intacts.*

1°. La mauvaise qualité des aliments dont les pauvres gens sont obligés de se nourrir, doit fixer notre attention & celle des Supérieurs que leur zele pour le bien de l'humanité porte à les secourir : il faut donc examiner avec le plus grand soin ce qui peut leur manquer à cet égard, & donner des Mémoires exacts de ce qu'il seroit nécessaire de leur fournir en grain, viande, légumes de bonne qualité. (*b*)

---

(*b*) Nous ne pouvons point soupçonner que la qualité des grains & des viandes aye pu être le

2°. Il faut examiner ſi les dernieres inondations n'auroient pas produit aux environs quelques eaux ſtagnantes, dont les exhalaiſons euſſent pu renforcer la malignité de cette Maladie. (*c*) Dans ce cas il faudroit conſulter quelque ingénieur ſur le moyen de dériver ces eaux ſtagnantes ou de les rafraîchir. On pourroit auſſi corriger à un certain point la qualité pernicieuſe de ces exhalaiſons, en allumant de diſtance en diſtance autour de la Ville des grands bûchers : on préférera pour cela des bois réſineux, ſi on peut s'en procurer.

3°. Il convient de renouveller fréqnemment l'air des chambres des Malades, & de les parfumer preſque continuellement, ſur-tout en tenant ſur le feu une phiole

---

principe ou la cauſe qui a produit cette Maladie. Tous ces aliments nous ont paru d'une bonne qualité ; mais une quantité ſuffiſante a manqué à la plûpart, & leur aliment principal & le plus ordinaire, qui eſt le blé de Turquie ou millet, a ſouvent manqué de coction & d'aſſaiſonnement, ainſi que nous l'avons obſervé.

(*c*) La Ville n'a point des bas ſonds où les eaux puiſſent ſtagner ; mais nous avons obſervé que dans ſon enceinte il eſt des ruelles, ou plutôt des cloaques qui pourroïent produire un effet auſſi funeſte.

pleine de vinaigre, dans laquelle on aura mis quelques cloux de gérofle ; précautions qui ne feront pas moins avantageufes aux Malades, qu'à ceux qui font dans le cas de les affifter. (*d*).

4°. On doit recommander aux perfonnes qui defireront fe garantir de cette Maladie, d'éviter toute forte d'excès : nous croyons auffi que dans cette vue, il feroit utile de leur faire prendre trois ou quatre fois la femaine l'infufion d'une dragme de bon Kinkina. (*e*)

*Moyens qu'il nous paroît convenable d'employer les premiers jours de la Maladie, lorfqu'elle n'eft pas encore développée.*

1°. Un émétique en lavage par exemple de 20 à 25, 30 gouttes de fyrop de Glau-

---

(*d*) Nous avons rapporté les précautions que nous confeillames, & qui eurent quelques fuccès.

(*e*) Il ne nous paroît pas que l'ufage du Kinkina ait pu devenir le préfervatif de cette Maladie, puifque nous avons vu plufieurs perfonnes qui faifoient depuis long-temps un ufage journalier de ce Remede pour détruire des accès de fievre rebelles, ou pour en prévenir les retours, effuyer la Maladie au plus fort dégré ; les unes en ont péri, les autres fe font relevées.

ber, ou quatre grains de tartre ſtibié diſſous dans trois livres poids de marc d'eau de fontaine, & partager en ſix verres, mettant vingt minutes d'intervalle d'un verre à l'autre. (*f*) L'opération de ce Remede étant finie, & le Malade ayant repoſé, tâcher d'exciter la ſueur par des moyens convenables; tel feroit par exemple un bol d'une dragme de thériaque vieille, y ajoutant un grain & demi, deux grains de Kermès minéral. (*g*) Le Malade étant dans ſon lit bien couvert, & beuvant immédiatement après quelque boiſſon chaude, telle que du thé, ou une infuſion forte des fleurs de ſureau, ou l'infuſion d'une demi dragme à une dragme de racine de ſerpentaire de virginie : on pourroit encore favoriſer & augmenter la ſueur, en mettant aux pieds du lit du Malade, ſous le drap, une caſſerole pleine d'eau bouil-

---

(*f*) On peut voir dans notre Traitement dans quel cas nous employons l'émétique : nous avons obſervé que nous avons vu des effets tantôt bons, tantôt mauvais des ſueurs ; on peut même dire en général, que les ſueurs forcées furent ordinairement plus funeſtes qu utiles.

(*g*) Ce Remede avoit déja été employé, & continua à l'être dans les divers temps de la Maladie, mais ſans aucune diminution des ſymptomes.

lante & posée sur une planche garnie de deux petits demi cerceaux : cette planche étant tenue ferme par un Assistant, & le Malade tirant en même-temps ses couvertures vers son menton, afin de former autour de son corps un espace où la vapeur chaude pût circuler.

2°. Si ces moyens étoient insuffisants, on pourroit encore essayer de prévenir le dévéloppement de la Maladie, en donnant aux Malades dans le temps du prélude le Kinkina de bonne qualité à haute dose, soit en substance, soit en infusion ou décoction, soit simple, soit combiné avec des laxatifs, & particuliérement avec la crême de tartre. (*h*)

3°. Benvenuti a observé dans une Maladie semblable qui désoloit le territoire de Lucques, que le Kinkina combiné avec le Mercure produisoit les meilleurs effets, & particuliérement celui de chasser les vers : on pourroit donc essayer de ce Remede, soit dans le prélude, soit dans le cours de la Maladie, suivant la forme suivante :

---

(*h*) Le Kinkina combiné avec les laxatifs & les acides, n'a pas produit de mauvais effets, mais nous n'en avons pas observé de bons.

Mercure crud, une demi dragme éteignez-le avec ſuffiſante quantité de crême de Tartre, enſuite ajoutez Kinkina en poudre une dragme ; Syrop d'Abſynthe ſ. q. ; faites un bol pour une priſe. On obſervera que ſi ce bol étoit donné trop ſouvent, il pourroit avoir l'inconvénient de porter à la bouche & d'exciter la ſalivation. (*i*)

4°. Si ces moyens ne pouvoient réuſſir à prévenir le développement de la Maladie, il faudroit encore eſſayer d'y parvenir en appliquant le Véſicatoire à la premiere apparition des ſymptomes qui en caractériſent le prélude. (K)

---

(*i*) Le bol dont Benvenuti a obſervé de bons effets, n'a pas eu plus de ſuccès que les autres vermifuges.

(K) L'application des Véſicatoires pendant le prélude de la Maladie, nous a paru très-avantageuſe, & nous avons gémi ſur l'opiniâtreté de la plûpart qui ont rejetté ce ſecours dans ce temps. Dans les autres périodes de la Maladie, leur application nous a paru ſouvent dangereuſe.



*Moyens qu'il nous paroît convenable d'employer dans le Traitement de la Maladie développée.*

1°. Vers le ſixieme jour, ou plutôt, dès qu'on obſervera que la Maladie ſera déclarée, il nous paroît convenable d'appliquer un large Véſicatoire à chaque gras de jambe, & d'en bien ſoigner & entretenir la ſuppuration tout le temps de la Maladie : ſuppoſé même que l'excoriation produite par les Véſicatoires parût tendre trop promptement à ſe deſſecher, il faudroit en appliquer de nouveaux aux parties moyennes & internes, ou externes, des cuiſſes.

2°. On ne doit pas négliger l'uſage du Kinkina ; le caractere de cette Maladie, les ſymptomes qui l'accompagnent, indiquent la néceſſité de ſe ſervir de ce puiſſant antiſeptique. Nous ſommes donc d'avis que pendant preſque tout ſon cours, les Malades en uſent comme il ſuit :

Kinkina choiſi, deux onces ; faites-en la décoction pour deux verres, qu'on partagera en quatre priſes, ajoutant à chacune dix gouttes d'elixir de vitriol, & trois dragmes de ſyrop de Kermès : ces priſes ſeront données aux heures conve-

nables dans les vingt-quatre heures. (*l*)

3°. Pour Tisane, une once ou une once & demi de miel dissous dans un pot d'eau de fontaine, y ajoutant de bon vinaigre jusqu'à une acidité agréable, mais bien marquée. (*m*)

4°. Pendant tout le cours de la Maladie, les purgatifs doux pour entretenir la liberté du ventre, & les donnant plus ou moins fréquemment suivant les indications. Le Tartre stibié en grand lavage, c'est-à-dire, dissous dans une Tisane, peut très-bien remplir cette vue. On pourra aussi essayer de la crême de Tartre reduite en poudre subtile, soit seule, soit combinée avec d'autres laxatifs. Les Lavements émollients, rafraichissants, peuvent aussi trouver place dans le traitement de cette Maladie, soit dans l'intervalle des purgatifs, soit pour aider & déterminer l'effet de ceux-ci. (*n*)

---

(*l*) Le Kinkina combiné avec l'elixir de Vitriol & le syrop de Kermès, n'a pas produit des effets remarquables.

(*m*) L'usage de cette Tisane a été souvent avantageux, comme nous l'avons observé.

(*n*) On peut voir dans notre Mémoire les Rélations qui pourroit trouver place ici, ainsi que sur la Saignée, le Régime & les Cordiaux.

5°. Il eſt évident qu'on doit être réſervé ſur l'uſage de ces Remedes, dans le cas où il y auroit un cours de ventre colliquatif. L'état de foibleſſe où ces Malades ſont reduits alors, exigeant quelquefois que ce cours de ventre ſoit modéré par le moyen de la Thériaque, de la Confection d'Hyacinthe, loin qu'on doive l'augmenter par les purgatifs.

6°. La Saignée ne convient guere dans ces ſortes de Maladies. Sur un grand nombre de Malades, il pourroit pourtant s'en trouver quelqu'un dont l'état exigeât cette eſpece de ſecours, ou l'application des Sangſues. C'eſt au Médecin qui les voit à juger ſi les ſymptomes l'exigent, & ſi l'état des forces & du poulx le permettent.

7°. Cette Maladie attaquant particuliérement des Sujets macérés, exténués par le défaut de bonne nourriture, nous croyons qu'il conviendra en général de les nourrir de bouillons faits avec le maigre de Mouton, & proportionnés pour le degré de force à celles des Malades : ces bouillons ſeront altérés d'ailleurs avec des herbes telles que la chicorée amere de jardin, l'oſeille : on pourroit auſſi, à défaut de ces herbes, jetter un peu de jus de limon ſur chaque bouillon. Si cette

eſpece de nourriture ne paroiſſoit pas réuſſir, on pourroit employer les crêmes de Ris, d'Orge, d'Avoine, de Pain, le Decoctum album de Sydenham ſur l'Article du Régime, ainſi que ſur celui des Remedes. On doit ici, comme dans toutes les Maladies Épidémiques, conſulter beaucoup les effets obſervés, & prendre les indications *à juvantibus & lædentibus.*

8°. S'il ſe déclare des Parotides, il faudra, autant qu'il ſera poſſible, en favoriſer par des Topiques la ſortie & la ſuppuration.

9°. Des Cordiaux en cas de foibleſſe, & proportionnés au beſoin; mais toujours avec diſcrétion.

*MONTPELLIER le 26 Décembre 1772.*
*CHAPTAL. FITZMAURICE. FARJON. LAMURE. BROUSSONET. LE ROI. GOUAN.*

F I N.

---

Permis d'imprimer. A Caſtres le 2 Octobre 1774.
DEBRUS, Juge-Mage.